des écrivains, des orateurs grecs et latins, nouvelle moisson que ce vieux sol, épuisé par tant de chefs-d'œuvre, s'étonna de produire encore, splendeur inattendue qui semblait être à la fois pour le monde antique les derniers feux du couchant, et les premières lueurs de l'aube pour le monde nouveau? Messieurs, par l'esprit, sinon par le sang, nous sommes les fils des Grecs et des Romains; des fils émancipés, je le veux bien; nous avons certes continué et agrandi l'œuvre de nos pères; mais nous ne saurions les oublier sans ingratitude; nous ne pouvons bien comprendre ce que nous avons fait nous-mêmes qu'en nous rappelant ce que nous leur devons, ni nous connaître sans les connaître. Leur histoire est notre histoire, puisque tout événement qui a exercé quelque influence sur leur destinée, a par cela même contribué à fixer la nôtre.

Mais vous le savez, Messieurs, l'histoire politique d'un peuple ne le fait point connaître entièrement. Elle n'enregistre que les faits extérieurs de sa vie. Les guerres, les traités, les alliances, les conquêtes sont choses contingentes, comme disent les philosophes. C'est comme pour chacun de nous les événements auxquels nous sommes mêlés, les succès ou les revers dont notre existence est composée. Non que tout cela soit fortuit, que notre sagesse ou notre vertu n'y ait une grande part; toutefois elles n'y règnent pas seules; la fortune y revendique un rôle considérable, et nous n'avons qu'une idée bien imparfaite d'un homme, tant que nous nous en tenons à ces choses extérieures, sans entrer de quelque manière dans sa vie intime, dans ses pensées, dans ses sentiments, dans ce qui fait, selon l'expression ingénieuse d'un grand